



**HAL**  
open science

## Une femme au milieu de la mer

Bruno Pinchard

► **To cite this version:**

Bruno Pinchard. Une femme au milieu de la mer. *Études : revue de culture contemporaine*, 2000, 392 (1), pp.35-48. 10.3917/etu.921.0035 . hal-03897862

**HAL Id: hal-03897862**

**<https://hal.science/hal-03897862v1>**

Submitted on 14 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# UNE FEMME AU MILIEU DE LA MER

## Marie Guyart - Marie de l'Incarnation

(Tours 1599-Québec 1672)<sup>1</sup>

### Une rumeur de mer

De cette première lecture de l'oeuvre de Marie de l'Incarnation, je ne puis dire que ce que Chateaubriand disait de la *Vie de Rancé* : «L'abbé Séguin me parlait souvent de ce travail, et j'y avais une répugnance naturelle. J'étudiai néanmoins, je lus et c'est le résultat de ces lectures qui compose aujourd'hui la *Vie de Rancé*<sup>2</sup>. »

Oui, il fallut me contraindre beaucoup pour me conduire à parler de cette fille de la mer. Dieppe a beau faire partie de mes paysages les plus familiers, il n'y avait rien à faire, je ne voulais pas embarquer. «Les institutions de Rancé ne nous paraissent qu'un objet de curiosité que nous allons voir en passant<sup>3</sup>», avouait pour finir Chateaubriand. En vieillissant, il ne trouvait pas dans la religion les consolations qu'il y avait placées peut-être à la légère. Et pourtant ce regard romantique, c'est-à-dire de part en part temporel et fondé sur la distance, se présente à nous comme une entrée naturelle dans un propos qui nous blesse autant qu'il nous attire. Rancé, Marie de l'Incarnation : comment n' être pas frappé par le parallélisme de ces destins extrêmes que le Grand Siècle a suscités dans ses marges? Et n'est-ce pas Rancé lui-même qui disait de Marie de l'Incarnation, après la lecture d'un de ses écrits, «qu'il ne croyait pas qu'il y eût eu dans ce siècle une âme plus éclairée ni plus solidement établie dans la vertu<sup>4</sup>»?

Comment cependant supporter le témoignage de ces vertus qui nous froissent parce qu'elles s'en prennent à notre humanité? Chateaubriand, toujours lui, permet de formuler un simple point de vue d'homme sur ces grandeurs sauvages. «Tel fut Rancé. Cette vie ne satisfait pas, il y manque le printemps<sup>5</sup>.» Mais au moment où il avoue ainsi le désert de son incrédulité, il

---

<sup>1</sup> Ces pages reprennent de larges extraits d'une communication présentée au colloque «Marie Guyart» de Tours en mai 1999.

<sup>2</sup> Chateaubriand, *Vie de Rancé*, Avertissement, éd. «Pléiade», p. 989.

<sup>3</sup> *Vie de Rancé*, p. 1153.

<sup>4</sup> Dom Claude Martin, *La vie de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation* (citée *La vie...*), 1677, rééd. Solesmes, 1981, p. 753; cf. Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, éd. par dom Oury, Solesmes, 1971, p. 1020, note 2.

<sup>5</sup> *Vie de Rancé*, p. 1147.

se pourrait qu'il fournisse, au coeur même de sa tristesse, une entrée singulière dans l'énigme de l'Ursuline exilée.

Cette entrée, c'est le large courant de l'eau, des fleuves et de la mer. Rien ne convient mieux à celle qui s'est embarquée à Dieppe pour le Nouveau Monde et n'a retrouvé la terre, après un si long voyage, qu'à travers l'estuaire immense du Saint Laurent. Chateaubriand montre la voie, même si c'est d'abord en pensant à Rancé :

Au reste, Rancé, tout vieux et tout malade qu'il était, ne déclinait jamais le combat, mais aussitôt qu'il avait repoussé un coup, il plongeait dans la pénitence : on n'entendait plus qu'une voix au fond des flots, comme ces sons de l'harmonica, produits de l'eau et du cristal, qui font mal<sup>6</sup>.

Ces pensées vont plus loin qu'on ne croit. Elles donnent la note des destins qui nous occupent, destins de pénitence qui font mal, comme fait mal le christianisme, ou la vie, on ne sait pas très bien, mais selon un principe de pureté déchirante qui conduit à partager le séjour sous-marin des rois celtiques...

Et c'est bien en suivant l'idée de l'eau que Chateaubriand parle le plus hautement de Rancé, et de lui-même. Brusquement en effet, à l'occasion d'une correction de la deuxième édition de la *Vie de Rancé*, voici que la mer entre en scène. Parlant d'un missionnaire parti en Chine avec pour talisman une lettre de Rancé, Chateaubriand écrit :

Ainsi les mers et les naufrages entrent à la Trappe, comme le siècle de Louis XIV y était entré par des bois où l'on entend à peine un son. La manière dont les hommes de ce temps voyaient le monde ne ressemblait pas à celle dont nous l'apercevons aujourd'hui. Il ne s'agissait jamais pour ces hommes d'eux-mêmes; c'était toujours de Dieu dont ils parlaient. Ces souvenirs que Rancé envoyait aux océans par un missionnaire se rattachaient à son arrière-vie, lorsqu'il avait songé à cacher ses blessures parmi les pasteurs de l'Himalaya. Tous les rivages sont bons pour pleurer<sup>7</sup>.

Chateaubriand cependant n'enseigne pas qu'à pleurer, mais aussi à chanter, par exemple en partageant avec lui les espérances du christianisme. Avec cet horizon de mer en effet, c'est toute l'évocation des missions dans le *Génie du christianisme* qui revient. Avant même,

---

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Vie de Rancé*, p. 1114

cependant, d'en venir au splendide récit des Missions au Canada, il faut poursuivre cette affinité entre la mer et la spiritualité. Celle-ci nous parle, comme personne, de Marie. Seul un tel décor est à sa taille.

Dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, Chateaubriand se souvient des offices, au couvent des Ursulines de Saint Malo, auxquels il assistait avec ses soeurs : «Mon oreille était frappée de la douce voix de quelques femmes invisibles : l'harmonie de leurs cantiques se mêlait aux mugissements des flots<sup>8</sup>.» Et n'est-ce pas par le mur du même couvent que René est séparé d'Amélie? «Là, seul au pied des murs, j'écoutais dans une sainte extase les derniers sons des cantiques, qui se mêlaient sous les voûtes du temple au faible bruissement des flots<sup>9</sup>.» Et Amélie, après ses vœux, confiait à son frère bien-aimé :

C'est ici la sainte montagne, le sommet élevé d'où l'on entend les derniers bruits de la terre et les premiers concerts du ciel; c'est ici que la religion trompe doucement une âme sensible<sup>10</sup>.

Et René, qui ne voulait pas être consolé à ce prix, se peignait alors sous ces traits, empruntant ses orages à ceux de la baie de Saint Malo : «une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tabelau est encore profondément gravé dans ma mémoire<sup>11</sup>»....

Je conviens que cette évocation de la spiritualité maritime semble plus tourmentée que les chastes hymnes de Marie et pour entrer en mer avec elle, il faudrait plutôt chanter avec son contemporain Surin, ce cantique qu'aimait tant Michel de Certeau :

Je veux aller courir parmi le monde,  
Où je vivrai comme un enfant perdu;  
J'ai pris l'humeur d'une âme vagabonde  
Après avoir tout mon bien dépendu.  
Ce m'est tout un, que je vive ou que je meure,  
Il me suffit que l'Amour me demeure.

---

<sup>8</sup> Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe*, éd. Clarac, Pochothèque, p. 35.

<sup>9</sup> Chateaubriand, *René*, éd. «Pléiade», p. 142.

<sup>10</sup> *René*, p. 142.

<sup>11</sup> *René*, p. 143

Si de la mer je touche le rivage,  
 Et que l'Amour de voguer m'y permit  
 Dans un vaisseau sans voile et sans cordage,  
 J'irai partout malgré mes ennemis.  
 Ce m'est tout un, que je vive ou que je meure,  
 Il me suffit que l'Amour me demeure.

Heureuse mort, heureuse sépulture,  
 De cet Amant dans l'Amour absorbé,  
 Qui ne voit plus ni Grâce ni Nature,  
 Mais le seul gouffre auquel il est tombé.  
 Ce m'est tout un, que je vive ou que je meure,  
 Il me suffit que l'Amour me demeure<sup>12</sup>.

D'un tel poème amoureux, on ne pourrait certes dire ce que Chateaubriand disait de Rancé : «Le style de Rancé n'est jamais jeune, il a laissé la jeunesse à Mme de Montbazou<sup>13</sup>.» Et Marie parle aussi en ces termes extrêmes de l'objet de son amour : «Tout est en feu, et pourtant il semble que ce feu se réduise en cendre et en humilité tant l'on se voit bas dans l'abyme de divines miséricordes<sup>14</sup>». Mais ce n'est pas encore assez dire. Il faut se mettre à l'écoute de ces lettres toute prises dans le grand vent de Dieppe :

Lorsque je mis le pied dans la chaloupe qui nous devait mener à la rade, il me sembla entrer en Paradis, puis que faisais le premier pas qui me mettait en état de risquer ma vie pour l'amour de celui qui me l'avait donnée; je chantais en moi-même les miséricordes d'un si bon Dieu, qui me conduisait avec tant d'amour au point que j'avais désiré si longtemps. Cependant on lève l'ancre, on étend les voiles, le vent nous emporte, et de la sorte je quitte la France dans le dessein de n'y retourner jamais, et de consacrer ma vie au service des nations Sauvages, pour les apprivoiser et les assujettir à leur Roi légitime, mon céleste et divin époux<sup>15</sup>.

Chateaubriand peut-il rivaliser, lui qui ne partit que pour revenir? Que l'on compare : «Je rejoignis en rade le navire sur lequel mes bagages étaient chargés. On leva l'ancre, moment solennel parmi les navigateurs. Le soleil se couchait [...]. Je m'éloignais également incertain des destinées de mon pays et des miennes : qui périrait de la France ou de moi? [...] Je n'emportais que ma jeunesse et mes illusions; je désertais un monde dont j'avais foulé la poussière et compté

<sup>12</sup> Cité par Guy Petitdemange, «Michel de Certeau, la Fable mystique», dans *Etudes*, mars 1999, p. 355.

<sup>13</sup> *Vie de Rancé*, p. 1115.

<sup>14</sup> *Correspondance*, lettre XXXVIII, p. 84.

<sup>15</sup> *La vie...*, p. 386.

les étoiles, pour un monde de qui la terre et le ciel m'étaient inconnus [...] Cette mer, au giron de laquelle j'étais né, allait devenir le berceau de ma seconde vie; j'étais portée par elle, dans mon premier voyage, comme dans le sein de ma nourrice, dans les bras de la confidente de mes premiers pleurs et de mes premiers plaisirs<sup>16</sup>.»

Ainsi la nourrice remplace-telle le roi, et la mer le divin époux.

### **Le joug de l'immensité**

Chateaubriand a établi le lien entre les épreuves et la mer, c'était la source pour lui, d'un «sentiment extraordinaire de religion<sup>17</sup>». Mais sa vision océanique restera toujours un horizon d'errance et d'amertume. L'accompagnement de l'oeuvre mondiale du Christ ne s'y fait pas sentir. Il n'était pas missionnaire. Il a un mot sur Rancé qui vaut pour lui comme pour nous :

On conseilla à Rancé de se consacrer aux missions, aller aux Indes, errer dans les rochers de l'Himalaya, et il y avait là des analogies avec la grandeur et la tristesse du génie de Rancé; mais il était appelé ailleurs<sup>18</sup>.

Cet «ailleurs» a le vague de celui dans lequel se perd René, et que le «vieux René» ne déterminera que par la littérature. C'est pourtant le même auteur qui a donné un aperçu plus que suggestif sur les Missions et leur contradiction significative avec l'opinion des modernes :

Voici encore une de ces grandes et nouvelles idées qui n'appartiennent qu'à la religion chrétienne. Les cultes idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin qui anime l'apôtre de l'Évangile [...] Il n'est point d'île ou d'écueil dans l'Océan qui ait pu échapper à leur zèle; et, comme autrefois les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité<sup>19</sup>.

Une fois de plus, Marie répond merveilleusement à ce tableau quand elle comprend qu'elle ne fut à Tours que dans un «dépôt» et un «lieu de refuge», jusqu'à ce que Dieu dispose d'elle pour ses desseins :

---

<sup>16</sup> *Mémoires...*, p. 180-181.

<sup>17</sup> «Ainsi la religion et les périls étaient continuellement en présence, et leurs images se présentaient inséparables à ma pensée *Mémoires...*, p. 35.

<sup>18</sup> *Vie de Rancé*, p. 1029.

<sup>19</sup> Chateaubriand, *Génie du christianisme* (cité *Génie...*), éd. «Pléiade», p. 970.

A l'âge de trente quatre à trente cinq ans, j'entrai dans l'état qui m'avait été comme montré et duquel j'étais en l'attente : C'était un esprit Apostolique qui s'empara du mien afin qu'il n'eût plus de vie que dans Jésus et pour Jésus [...]. Cet esprit Apostolique me portait en esprit dans les Indes, dans le Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties Septentrionales les plus inaccessibles, et dans toute la terre habitable où il y avait des âmes raisonnables que je voyais toutes appartenir à Jésus-Christ<sup>20</sup>.

Si l'échange auquel nous procédons entre la sainte et l'écrivain a un sens, c'est bien celui de faire sentir cette dilatation inouïe de l'espace qui affecte l'esprit du missionnaire de ce temps. Voilà une femme enfermée dans un monastère, tenue aux tâches étroites de la vie religieuse, assujettie à une règle sévère, qui, par la seule considération du «coeur de Jésus», étend son imagination aux confins de la terre. Elle écrit : «Mon corps était dans notre Monastère, mais mon esprit qui était lié à celui de Jésus n'y pouvait demeurer enfermé<sup>21</sup>.» Et encore : «Je me promenais en esprit dans ces grandes et vastes étendues<sup>22</sup>». L'espace aliène entièrement la perception du sujet ainsi «appelé» :

Je ne voyais plus d'autre pays pour moi que le Canada, et mes courses ordinaires étaient dans le pays des Hurons pour y accompagner les ouvriers de l'Evangile. [...] Je faisais bien des stations par tout le monde, mais les parties du Canada étaient ma demeure et mon pays<sup>23</sup>.

Et son fils de conclure : «Le France ne fut plus son pays<sup>24</sup>». Il ne faut pas entendre à la légère ces aveux : il font partie de la nouvelle démesure de l'esprit. Dieu désormais est tout autant «immense» qu'«infini». C'est bien sous l'attribut de l'immensité qu'il faudra entendre les océans multiples traversés par Marie de l'Incarnation. Chateaubriand se tient au plus proche de l'intuition de Marie, lorsqu'il résume ainsi l'acquis du christianisme par rapport à la civilisation antique :

Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. [...] Il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la

---

<sup>20</sup> *La vie...*, p. 300-1.

<sup>21</sup> *La vie...*, p. 300.

<sup>22</sup> *La vie...*, p. 301.

<sup>23</sup> *La vie...*, p. 310.

<sup>24</sup> *La vie...*, p. 311.

grandeur de notre âme, dans cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie, pour embrasser la nature et nous confondre avec son Auteur<sup>25</sup>.

Marie, elle, ne confondait pas la nature et son Auteur en un panthéisme inavouable, mais elle n'en éprouvait pas moins dans sa chair le lien du christianisme à l'espace, ce lien dont Chateaubriand disait encore : «il nous fait peine à présent d'admettre de petites divinités, là où nous ne voyons plus que de grands espaces<sup>26</sup>». Elle peut crier alors son amour de l'immense : «Mon âme ensuite demeura perdue et sans respirer dans ce grand océan d'amour de l'infinie Majesté de Dieu<sup>27</sup>.» Et c'est bien elle qui, avant même que la passion du martyr pour Jésus ne la soulève, annonçait, dès 1626, ce Dieu sans mesure :

Mon âme se voyant comme absorbée dans la grandeur immense et infinie de la Majesté de Dieu, s'écriait : «O largeur, ô longueur, ô profondeur, ô hauteur infinie, immense, incompréhensible, ineffable, adorable. Vous êtes, ô mon grand Dieu, et tout ce qui est n'est pas, qu'en tant qu'il subsiste en vous et par vous<sup>28</sup>.

Il faudra attendre presque cinquante ans pour que Malebranche, après Descartes, parle en philosophe de cet être «incompréhensible» :

Notre Dieu, c'est celui qui est, c'est l'Être infiniment parfait, c'est l'Être. Ce roi du ciel que vous regardez comme notre Dieu, ne serait qu'un tel être, qu'un être particulier, qu'un être fini. Notre Dieu c'est l'Être sans aucune restriction ou limitation. Il renferme en lui-même d'une manière incompréhensible à tout esprit fini, toutes les perfections, tout ce qu'il y a de réalité véritable dans tous les êtres et créés et possibles<sup>29</sup>.

L'infinité et l'incompréhensibilité sont des attributs de l'essence de Dieu. L'immensité, c'est Dieu dans son rapport avec ses créatures. Le Dieu de ce temps est immense dans sa création parce qu'il est infini par sa nature, et il se montre infini au sujet fini par son immensité même. Marie de l'Incarnation maintient en tout point cette rigueur. Mieux : elle la devance, avec l'ivresse de celle qui découvre. C'était le premier Canada qui lui était donné de découvrir, dont l'autre ne serait que l'image retardée :

---

<sup>25</sup> *Génie...*, p. 721.

<sup>26</sup> *Génie...*, p. 725.

<sup>27</sup> *La Vie...*, p. 317.

<sup>28</sup> *Correspondance*, Lettre I, p. 1; cf *La vie...*, p. 102.

<sup>29</sup> Nicolas Malebranche, *Entretien avec un philosophe chinois*, éd. «Pléiade», p. 1078



En quelque lieu que je me trouvasse, à quelque occupation que je fusse appliquée, je ne me pouvais voir qu'absorbée et abymée dans cet Etre incompréhensible, ni regarder les créatures que de la même manière. De sorte que je voyais Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu, et cette infinie Majesté était à mon égard comme une grande et vaste mer, qui venait à rompre ses bornes, me couvrait, m'inondait et m'enveloppait de toutes parts<sup>30</sup>.

Et Malebranche aurait répondu dans une langue finalement plus mondaine : «Non, je ne vous conduirai point dans une terre étrangère : mais je vous apprendrai peut-être que vous êtes étranger vous-même dans votre propre pays<sup>31</sup>.» Mais c'est Malebranche, philosophe, qui écrivait, dans une fidélité étonnante à l'expérience de la mystique :

Si nous ne voyions Dieu en quelque manière, nous ne verrions aucune chose; de même que si nous n'aimions Dieu, je veux dire si Dieu n'imprimait sans cesse en nous l'amour du bien en général, nous n'aimerions aucune chose<sup>32</sup>.

Marie peut alors conclure, dans une union parfaite aux vérités de raison de Malebranche et aux paysages de Chateaubriand :

Nous aimons un objet immense dans lequel nous vivons, et dans lequel aussi je vous vois et vous embrasse par l'union qui nous lie en lui et qui nous y liera, comme j'espère, éternellement<sup>33</sup>.

Cependant ce n'était plus là vision de philosophe, mais propos d'une mère à son fils, à qui l'on peut écrire en un souffle : «Je vous vois tous les jours en lui.<sup>34</sup>» Et lui se contentait d'étouffer sous le poids des paroles de sa mère effroyablement inspirée...

### **La mer sacrificielle**

«Qu'on vienne passer une nuit avec moi chez les Sauvages du Canada, peut-être alors parviendrai-je à donner quelque idée de cette espèce de liberté», chuchotait l'Enchanteur au coeur

---

<sup>30</sup> *Correspondance*, Lettre I, p. 1, cf. *La vie...*, p. 103.

<sup>31</sup> Nicolas Malebranche, *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, I, éd. «Pléiade», p. 670.

<sup>32</sup> Nicolas Malebranche, *De la Recherche de la vérité*, III, II, VI, éd. «Pléiade», p. 342.

<sup>33</sup> *Correspondance*, Lettre L, p. 119.

<sup>34</sup> *Correspondance*, Lettre LXVIII, p. 187.

de son *Essai sur les Révolutions*<sup>35</sup>. Marie avait entendu l'appel à la lettre. Mais pour aller au Canada, «sa précieuse terre, son bienheureux pays, sa terre de Promission et son Paradis terrestre<sup>36</sup>», elle devait embarquer. Malebranche avait entendu le sens métaphorique de l'appel. Au personnage d'Ariste qui s'inquiète de la nouvelle théologie d'un Dieu tellement infini qu'il en devient un être indéterminé («Si nous nous embarquons sur cet océan, nous y périrons»), Théodore répondait : «Non : nous n'y périrons point, pourvu que nous ne sortions pas du vaisseau qui nous doit porter<sup>37</sup>.» Ce vaisseau était, selon lui, l'autorité de l'Eglise. Marie entendra la recommandation dans un sens tout aussi spirituel, mais où le corps est à l'épreuve sur l'étendue des eaux réelles. «Voilà donc la Mère de l'Incarnation dans le Vaisseau», commente son fils :

Elle regardait ce Vaisseau comme le sein de la divine Providence, dans lequel par conséquence elle demeurait dans une aussi profonde tranquillité contre les périls de la mer, que si elle eut été dans le coeur de Dieu même<sup>38</sup>.

Marie sait ce qu'elle fait en s'embarquant *in periculo maris*. Elle y veut tout autant vivre que mourir, pourvu que ce soit au plus près de la pureté : «O Pureté! ô Pureté! Cachez-moi en vous, ô grande mer de pureté<sup>39</sup>». Les Missions, en particulier les Missions du Nouveau Monde, se trouvent par-delà la mer. Rejoindre le nouveau site missionnaire, c'est s'exposer à la fois aux périls de peuples sauvages et aux épreuves de la mer : «Vous savez les périls que nous allons courir sur cette grande mer Océane la plus dure à passer de toutes les mers<sup>40</sup>?». Pourtant, loin de trembler à cette nouvelle «mortification», le courage de l'héroïne est comme redoublé par la perspective d'avoir à se mesurer à l'océan, moins terrible que la terre des hommes. De là cette exclamation du coeur qui éclate dans la grande lettre du départ :

O qu'il me tarde que je n'aie déjà fait le sacrifice de ma vie! dans le désir que j'en ai, il me semble qu'au milieu des dangers je serai plus sûre et plus tranquille sur la mer que sur la terre<sup>41</sup>.

---

<sup>35</sup> Chateaubriand, *Essai sur les révolutions*, éd. «Pléiade», p. 441.

<sup>36</sup> *La vie...*, p. 340

<sup>37</sup> Nicolas Malebranche, *Entretiens sur la métaphysique...*, X, p. 870

<sup>38</sup> *La vie...*, p. 390

<sup>39</sup> Cité par le Cardinal Journet, *Correspondance*, Préface, p. VII.

<sup>40</sup> *Correspondance*, Lettre XXXVII, p. 81.

<sup>41</sup> *Ibid.*

La phrase, il est vrai, est terriblement ambiguë. Marie semble espérer mourir sur la mer, et sa sûreté n'est sans doute que la sûreté définitive dans le sein du Père, à l'heure de la mort. Mais on peut comprendre aussi que Marie, partageant les expériences de son temps, ne manque pas de se souvenir que le marin est plus à l'abri au large qu'à l'approche des côtes. Dès lors le large serait le seul lieu de la sécurité et de la vie. Une seule chose est sûre : c'est au lieu de la mort la plus assurée que règne la tranquillité de l'esprit. A une seule condition cependant : que l'individu vive dans un sacrifice perpétuel de lui-même. Cette spiritualité est une spiritualité qui nous veut en tout une victime perpétuelle :

Je continuais ma route avec le même plaisir, et la même consolation intérieure, surtout me voyant continuellement exposée à un élément infidèle, qui me tenait toujours en risque de ma vie : tout le temps de la traverse de la mer me fut intensivement, et actuellement une occasion d'un continuel sacrifice...<sup>42</sup>

*Duc in altum*, dit l'Évangile, conduis-nous au large. L'incertitude engendrée par ce genre de phrase est ravageuse, mais Marie vit de ces terribles doubles sens. Elle transforme le destin terrestre en un tel jeu sacrificiel et en sort transfigurée.

L'effet le plus étonnant du bateau restera bien celui-ci : elle qui, depuis plus d'un an, vivait comme absente et n'arrivait plus à réunifier son corps en France et son âme au Canada, retrouve, au milieu des maux atroces du bateau, où le mal de tête, la soif et l'insomnie pèsent plus lourd que la rencontre de villes de glace rimbaldiennes, quoi? L'unité de son moi :

Dès que je me vis séparée de la France, et que je sentis que mon corps suivait mon esprit sans que rien lui fit obstacle, je commençai à respirer à mon aise, dans la pensée qu'ils se joindroient bien tôt, et qu'il se serviraient mutuellement dans l'accomplissement des desseins de Dieu<sup>43</sup>.

Il est vrai que plus loin, Marie médite sur cette paix de son âme acquise pendant la traversée : «paix solide et profonde, mais quoi qu'en moi, éloignée de moi; d'autant que pour sa subtilité je ne la voyois que comme dans un région fort éloignée, ce qui était une chose très

---

<sup>42</sup> *La vie...* p. 393; cf. Lettre CCLXXVI, à son fils : «je ne veux rien ni pour vous ni pour moi, qu'une perpétuel état de victime...»

<sup>43</sup> *La vie...*, p. 393.

pénible à la nature, et très crucifiante pour l'esprit<sup>44</sup>.» Comment peut-on souffrir autant? Marie s'en étonne elle-même. Au lendemain de la mort de la Bienheureuse, la lettre de Mère Marguerite de S. Athanase n'hésitera pas à accentuer cette mystique de la croix :

Cette aimable Mère se conjoissait souvent avec Notre Seigneur de l'avantage qu'il lui donnait de l'attacher avec lui avec sa croix dont elle faisait une telle estime qu'elle n'aurait pas changé son état souffrant pour tous les empires de la terre<sup>45</sup>.

Voilà qui soulève d'indignation notre coeur moderne car nous ne voulons par entrer dans cette alchimie de la douleur. Mais si nous la rencontrons encore avec reconnaissance chez Baudelaire<sup>46</sup>, pourquoi la refuserions-nous à la navigatrice du nouveau monde? L'écriture est-elle moins pénétrante? La fécondité du sacrifice est-elle moins éclatante<sup>47</sup>? Nous touchons peut-être là à la transcendance concédée aux époques tardives. Ne serions-nous pas, à notre tour, heureux de connaître ces attachements féroces, pourvu qu'ils nous transfigurent? Pourvu qu'ils nous conduisent en mer, en somme...

C'est que vivre c'est mourir, et la mer y aide, qu'elle nous condamne au naufrage ou nous conduise à des activités missionnaires aux dangers innombrables. «Aidez-moi à bénir son aimable Providence entre les bras de laquelle je m'abandonne pour vivre ou pour mourir, soit sur la mer, soit dans le fort de la Barbarie, car tout m'est égal dans son adorable volonté<sup>48</sup>.»

Chateaubriand est largement en-dessous de la note lorsqu'il réduit les Missions au Canada au désir d'être «plus près du malheur et de la nature<sup>49</sup>» car Marie ne veut pas de la nature, qui lui est un poids, et elle ne s'attache au malheur que pour être unie à Jésus-Christ. Et les «Sauvages» doivent l'entendre de cette oreille car nous aurons éduqué leurs filles « afin qu'elles ne fussent pas brûlées dans les feux, et pour leur enseigner comme il fallait être éternellement heureux<sup>50</sup>».

---

<sup>44</sup> *La vie...*, p. 413.

<sup>45</sup> *Correspondance*, Appendice XXXI, p. 1011.

<sup>46</sup> Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, LXXXI, «Alchimie de la douleur».

<sup>47</sup> Baudelaire et Marie de l'Incarnation consonnent ici dans la pensée d'un maître qu'ils auraient pu tous les deux reconnaître, Joseph de Maistre : «L'histoire nous montre l'homme persuadé dans tous les temps de cette effrayante vérité : *Qu'il vivait sous la main d'une puissance irritée, et que cette puissance ne pouvait être apaisée que par des sacrifices.*», *Eclaircissement sur les sacrifices*, in *Les soirées de Saint Pétersbourg*, Lyon-Paris, 1854, vol. II, p. 322.

<sup>48</sup> *Correspondance*, Lettre XXXVII, p. 81.

<sup>49</sup> *Génie...*, p. 1040.

<sup>50</sup> *La vie...*, p. 395.

Alors les Sauvages, frappés d'étonnement et pleins d'espérance, accompagnaient, sans le perdre des yeux, le bateau enchanté depuis la rive «pour voir ce qui en arriveroit», et tâchaient de comprendre comme cela se pouvait faire...<sup>51</sup> Et si ce bateau coule, ce qui arrivera lors d'une prochaine traversée, il faut, dans la plus grande sérénité, tenir ce langage :

Ce ne sont donc pas ces choses là qui font souffrir, mais c'est une certaine conduite de Dieu sur l'âme qui est plus pénible à la nature que les tortures et les gênes. Et lorsque je vous dis que les ouvriers de l'Évangile sont morts et que leur vie est cachée en Dieu, ils ont passé par cette conduite, se joignant même à l'ouvrier, et se rendant avec lui inexorables à eux-mêmes pour faire mourir toute vive cette nature, qui est si nuisible aux parfaits imitateurs de Jésus Christ<sup>52</sup>.

### **Une mutation en Dieu**

Chateaubriand appartient bien à notre temps lorsqu'il se demande, avec les «sages», si, après tout, ces missionnaires destinés au sacrifice n'étaient pas victimes de leur fanatisme<sup>53</sup>. Était-il besoin en effet pour enseigner «*l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme*», d'expériences aussi extrêmes? L'amour de la France exigeait-il pareille «donation» et «abandonnement de soi», pour reprendre le vocabulaire de la Bienheureuse? C'est là qu'il faudrait peut-être aller plus loin, et interroger le destin de ces femmes mystiques, auxquelles la mer va si bien, en se souvenant que Dieu ne fut pas toujours d'abord infini. Mais voici, en cet âge qui n'a de classique que le nom, qu'il l'est, et il faut faire face. Les vierges consacrées sont offertes à cette nuit.

S'il faut en effet mourir, et faire mourir le monde, jusque dans les retraites du Nouveau Monde, c'est que Dieu a pris un visage nouveau, et si extrême que la théologie traditionnelle n'est plus à même de se représenter le nouveau pouvoir qui se donne le nom de Dieu. On s'attache au cœur de Jésus-Christ, on veut être l'Épouse de l'Époux, peut-être parce que Dieu est devenu le nom d'une présence tellement excessive qu'il n'est plus possible de l'arrêter en une essence déterminée. Malebranche, dans cet élan, aura osé dire que l'essence de Dieu est si infinie qu'elle en est *indéterminée*, au point d'être accusé de panthéisme.

---

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Correspondance*, Lettre LXVIII, p. 186.

<sup>53</sup> *Génie...*, p. 1010.

Le monde est saisi d'un infini qui l'expose au néant. Il faudrait entendre dans toute sa profondeur l'aveu de Marie qui, lorsqu'elle a l'intuition de sa vocation canadienne reconnaît qu'enfin elle peut s'y *arrêter*, s'y arrêter enfin dans l'épreuve exténuante de l'infini :

Pendant plusieurs années, je ne savais où arrêter mon esprit, et puis très évidemment il me fit connaître qu'il me voulait en Canada<sup>54</sup>.

Marie reconnaît que Dieu ne lie pas toujours d'abord un âme aux lieux où il la destine. Usant d'une scolastique très exacte, elle précise que Dieu donne une vocation «générale», qui rend disponible aux déterminations ultérieures, pour peu que cette première vocation soit vécue comme détachement et abolition de la volonté propre. Il faut donc affirmer que «ce n'est pas le lieu seulement qui peut rendre une vocation meilleure. Dieu commence bien souvent par la générale, et puis il arrête le coeur dans le lieu où il nous veut<sup>55</sup>.» Cet arrêt est béni et il permet de supporter les épreuves de la vocation *générale* : il délivre de la torture de l'infini. Mais qui me dit que le pays que je vois est bien celui que Dieu m'a assigné? Me suis-je bien arrêté au lieu où je le devais? L'infini s'arrête-t-il quelque part, et le Canada est-il une réponse suffisante à l'appel sans mesure?

L'épreuve de l'arrivée au Canada est celle de la reconnaissance des lieux de ma vocation, une reconnaissance où la réminiscence platonicienne est confrontée aux fins insondables de la providence :

Après que je fus arrivée en ce pays, et que j'eus fait réflexion sur tout ce que j'y voyois, je reconnus que c'était celui que Notre Seigneur m'avait montré il y avait six ans<sup>56</sup>.

En effet, par sa vastitude, c'est bien le même, quoiqu'il n'y avait pas tant de brume. Et Marie de respirer : «Cela renouvela beaucoup la ferveur de ma vocation.» Cette phrase est touchante, en ce qu'elle révèle, mieux que tout aveu, le trouble de l'arrivée, l'étrangeté des lieux, nouveaux jusqu'à faire perdre tout repère, et l'insondable exigence du Fils du Dieu infini. Tout souffrir pour Jésus, voilà le seul point fixe en ce monde changé par le voyage, et les Dieppois

---

<sup>54</sup> *La vie...*, p. 316.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> *La vie...*, p. 408

narquois, qui attendaient le retour de ces femmes accusées d'inconstance, en seront pour leurs frais. Là-bas tout est différent, il n'y a que le dessein de la pureté qui demeure inaltérable.

Au cours de sa longue enquête sur la mystique féminine, Michel de Certeau a des mots très suggestifs pour dire la foi de ces filles, qui s'exprime par des moyens si extrêmes, impliquant leur corps et la fragilité de leur âme, entièrement placée au service d'un amour qui se substitue à toute connaissance assurée de l'essence de Dieu. Il se place un instant du point de vue des feuillants, des jésuites, des cordeliers qui eurent à les conduire, selon la nouvelle fonction de directeur d'oraison :

Tandis que les «érudits» constituent les îlots scientifiques à partir desquels refaire une scène du monde, ces intellectuels convertis aux «barbares» attestent le désarroi de leur savoir devant le malheur qui atteint un système de références; ils avouent peut-être aussi une trahison des clercs. Ils entrent dans la pensée qui consolait Ockham : *promissum Christi per parvulos baptizatos posse salvari*. Tel Bérulle montant dans le grenier d'une servante, ces rois mages viennent chez des «petits» entendre ce qui parle encore. Leur savoir quitte ses «autorités» textuelles pour se muer en la glose de la voix «sauvage». Il produit les innombrables biographies de pauvres «filles» ou d'«illettrés éclairés» qui constituent un fonds prolifique de la littérature spirituelle du temps. En particulier, des clercs se font les exégètes des corps féminins, corps parlants, Bibles vivantes disséminées dans les campagnes ou dans les échoppes, éclats éphémères du Verbe jadis énoncé par un monde. Une théologie humiliée, après avoir exercé longtemps sa magistrature, attend et reçoit de son autre les certitudes qui lui échappent.<sup>57</sup>

Comme dirait Marie, qui en savait quelque chose : «Tout est ineffable dans son fond<sup>58</sup>.» Ces conclusions perdent-elles la plénitude de la mer? Pour Michel de Certeau, elles la transmettent au contraire, comme un horizon indépassable pour les interprètes de ces confessions nouvelles, jésuites missionnaires et confesseurs avisés, — ou fils orphelin éperdument attaché à une sainte mère :

Ces parcours dans les banlieues textuelles de la mystique apprennent déjà des chemins pour se perdre (même si c'est seulement pour perdre un savoir). Peut-être sera-t-on conduit par sa rumeur vers la ville changée en mer. Une littérature rendrait ainsi perceptible quelque chose de ce qui la construit : un pouvoir de faire partir<sup>59</sup>.

---

<sup>57</sup> Michel de Certeau, *La Fable mystique*, 1982, éd. Folio, p. 43-44.

<sup>58</sup> *Correspondance*, Lettre CIX, p. 318.

<sup>59</sup> *La Fable mystique*, p. 29-30.

Une littérature, dit Michel de Certeau. C'est trop, et trop peu. Il y faut d'abord un milieu divin, c'est-à-dire un élément continu qui rattache entre eux les corps séparés, les affections rompues, jusqu'au différend de l'âme et du corps. Marie appelait Grâce cet élément qui, pour nous, fut la mer sans être seulement «nature». C'est Hegel qui disait : «Fleuves et mers ne doivent pas être considérés comme facteurs de division, mais comme facteurs d'union<sup>60</sup>.» Marie n'est peut-être que le nom d'une femme qui retourne à la mer.

Cet appel à la mer n'est pas que métaphore. C'est la mer qui a maintenu le lien entre le Canada et la France<sup>61</sup>. L'eau marine contient plusieurs dimensions qui éclairent l'histoire de l'esprit : estuaires, finistères, horizons, vagues, déluge sont autant de formes physiques qui sont des morphologies latentes pour l'esprit. La Bible elle-même ne sait pas dire l'Alliance et raconter le Peuple sans en appeler à la dramaturgie des eaux.

C'est pourquoi nous avons pu placer Marie de l'Incarnation, Chateaubriand, Surin ou Malebranche dans une même histoire retraçant l'émergence des terres hors de la mer, ainsi que la résolution dans la mer des conflits de la terre. Cette histoire, ainsi éclairée, maintient un point de vue cosmologique jusqu'au coeur des différentes productions de l'esprit humain. Elle nous délivre de toute conception séparée de la créativité humaine, sans borner pour autant la vie spirituelle aux seuls lieux sédentaires de la terre.

L'implication permanente de la vie de la mer dans l'unité de l'esprit ne se limite pas à une interprétation matérialiste des actes de l'esprit. Elle permet au contraire d'approfondir les analogies entre le microcosme et le macrocosme, en fondant toute identité humaine sur son insertion dans une vie cosmique qui la justifie, l'oriente et, dans une certaine mesure, la sauve.

Bruno Pinchard

---

<sup>60</sup> G.W.F. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, trad. Gibelin, Paris, 1987, p. 72. Et encore : «rien n'unit autant que l'eau [...]. Les montagnes seules séparent.», p. 73-74. Le haut pays est, pour Hegel, l'en-soi, la plaine centre de civilisation est l'autonomie du pour soi non encore éclos, la côte «doit représenter et maintenir le lien qui unit le monde.», *ibid.*

<sup>61</sup> Encore Hegel : «Les Européens ont été en constante communication avec l'Amérique et les Indes orientales depuis la découverte de ces pays, mais ils ont à peine pénétré dans l'intérieur de l'Afrique et de l'Asie, parce que l'on se rencontre bien plus difficilement par terre que par eau.», *op. cit.*, p. 74.



